

## CINÉMA

# Histoire(s) de violences

Au festival Filmar en América latina, *Los Fantasmas del Caribe* sonde le passé traumatique d'une famille et de tout un pays, la Colombie. Entretien avec l'auteur de ce documentaire admirable.

**JEUDI 15 NOVEMBRE 2018** MATHIEU LOEWER

Le cinéaste Felipe Monroy et son père, roulant dans les rues de Bogotá. Les images de *Los Fantasmas del Caribe* capturent leur complicité silencieuse. ADOK FILMS

**FESTIVAL** Diplômé de la Haute Ecole d'art et de design à Genève (HEAD), Felipe Monroy vit en Suisse depuis dix ans. Il a réalisé plusieurs courts métrages, puis le portrait d'une transsexuelle libanaise (*Meanwhile, in Beirut*) et un documentaire sur les déplacés du conflit armé dans sa Colombie natale (*Tacacho*). Sélectionné en compétition à Visions du Réel et bientôt à l'affiche, son nouveau long métrage est au programme du festival Filmar en América latina, qui débute aujourd'hui à Genève. Le jeune cinéaste y retourne à Bogotá, auprès de ses parents et de sa sœur aînée, pour recomposer avec eux une histoire familiale douloureuse.

Pas de règlement de comptes ici, mais un travail de mémoire (intime et collective), pudique et sans pathos. Né en 1983, Felipe

Monroy a grandi entre un père toxicomane et une mère maltraitante, dans un pays en guerre perpétuelle, sous la coupe de Pablo Escobar puis déchiré par les affrontements entre armée, FARC et paramilitaires – aujourd’hui engagé sur la voie de la réconciliation. *Los Fantasmas del Caribe* met donc en parallèle récit familial et national. Au-delà de simples échos sur le thème du pardon, il explore une violence omniprésente et protéiforme – sociale, politique, culturelle. Entre colère et compassion, son auteur interroge un passé qui ne passe pas, dont il faut apprivoiser les fantômes à défaut de pouvoir les chasser. Il livre là une œuvre puissante et admirable, à la fois terriblement dure et magnifique dans son aspiration éperdue à la résilience. Depuis Bogotá, où il tourne son prochain film, le cinéaste répond à nos questions.

### **Comment avez-vous convaincu vos parents de participer à ce film?**

**Felipe Monroy:** J’ai une relation très particulière avec mon père. Il ne pouvait pas refuser et je ne lui ai pas vraiment laissé le choix: tu m’as abandonné pendant trente ans, alors maintenant tu vas faire ce film! (*rires*) Avec ma mère, il a fallu un travail de longue haleine pour obtenir sa confiance. J’ai choisi un cameraman de mon âge; pour elle, c’était comme si je venais tourner un film à la maison avec un copain. On allait la voir tous les jours avec la caméra, même si on ne filmait pas. Le documentaire est une guerre où chaque scène est une bataille. Et ce qu’on gagne un jour, on peut le perdre le lendemain.

### **En documentaire, il y a aussi un contrat entre filmeur et filmés. Comment en établir un avec ses propres parents?**

On n’en a jamais parlé. Si je les avais informés sur leur droit à l’image, ils n’auraient pas compris. Ma mère ne me voyait pas comme un cinéaste, et mon père imaginait que je filmais des

mariages et des baptêmes. Ils n'avaient aucune idée de ce que pouvait être un documentaire comme celui-ci, et ne se rendaient pas compte de l'ampleur que prendrait cette expérience. Ils ont vraiment réalisé à la première du film à Bogotá. Tout le monde était en larmes. Ça a été très dur pour ma mère de se découvrir à l'écran, à travers le regard de son fils – même si je pense lui avoir rendu justice. Je l'ai fait monter sur la scène et devant une salle comble de 300 personnes, elle a dit: «Je te demande pardon pour tout le mal que j'ai pu te faire.» C'était sans doute la première fois que ça arrivait dans un festival!

**Vous êtes à la fois le réalisateur et l'un des sujets du film.  
Comment avez-vous négocié cette position schizophrénique?**

C'était très compliqué! Durant le tournage, pour garantir la plus grande intimité possible, il n'y avait que mon cameraman et moi à la prise de son. Je préparais chaque journée de travail avec lui. Par exemple: «aujourd'hui, nous allons chez ma mère pour parler d'Alvaro Uribe, un sujet sensible; tu commences avec des plans larges et quand la conversation devient plus animée, tu te

rapproches un peu de nous.» Mais une fois en situation, je me retrouvais dans mon rôle de fils. En même temps, il faut garder une certaine distance, sinon ça devient trop viscéral. Quand tu discutes politique ou religion avec tes proches, tu as toujours envie de répliquer... Surtout dans une famille sud-américaine! Il y a des moments où j'ai dû me mordre la langue pour ne pas lui couper la parole (*rires*). Cela dit, le plus schizophrénique a été l'écriture de ma voix off. Il fallait trouver le juste milieu entre les souvenirs de l'enfant de 7 ans que j'étais et le mec de 35 ans que je suis aujourd'hui, le cinéaste en exil qui vient chercher des réponses à sa souffrance, qui se penche sur son passé.

### **Vous vous exprimez d'ailleurs surtout en voix off...**

Je voulais faire exister mes parents comme des personnages, au-delà de ma propre réflexion. Celle-ci vient plutôt ponctuer le film, à des moments très précis. Mon histoire familiale soulève des questions plus larges. Comment vit-on dans une société aussi violente, dans ce milieu social? Elle renvoie à une époque que je voulais évoquer sans recourir aux archives, à travers l'intime, le sensible. Ce sont mes parents qui racontent cette histoire, et j'y apporte mon commentaire de cinéaste. Il me semblait important de leur laisser la parole, de m'effacer pour faire entendre leur voix. J'étais là pour les écouter. Ma place était donc davantage derrière la caméra. J'ai fait ce film avec mes questions et leurs réponses.

### **Au début, vous dites que le temps ne suffit pas à soigner les blessures. En espérant que ce film peut y contribuer?**

Si un cinéaste veut faire une thérapie en réalisant un film, il ferait mieux d'aller voir un psychiatre. C'est moins cher et plus efficace. Je ne crois pas au cinéma comme catharsis. Je n'ai jamais attendu de ce projet qu'il m'aide à résoudre des problèmes personnels. Je voulais d'abord porter une réflexion sur ce pays. Après, en parlant de ma famille, de choses très intimes, j'ai quand même été

rattrapé par tout ça. Ce ne serait pas à moi de le dire (*rires*), mais ma démarche est très honnête et courageuse: je m'interpelle pour inviter les autres à le faire.

### **Quel pouvoir prêtez-vous alors au cinéma?**

Celui de faire les «photos manquantes» de l'Histoire, comme avec mon film *Tacacho*. Ici, je voulais raconter une période tragique pour les Colombiens; rectifier la représentation morbide et l'apologie de la violence véhiculées par les produits audiovisuels sur le narcotrafic comme la série *Narcos* de Netflix – qui adopte en plus le point de vue d'un gringo, pfff... Croire qu'un film peut changer le monde serait très naïf. En revanche, le documentaire fait œuvre de mémoire. J'ai réalisé celui-ci pour les jeunes qui n'ont pas connu la Colombie des années 1980 et contre l'amnésie de mes parents, qui représente celle de tout un pays. En tant que cinéaste, nous avons une responsabilité éthique. Je suis d'ailleurs très critique envers les réalisateurs colombiens qui racontent des histoires d'amour ou je ne sais quoi. Vous avez un pouvoir énorme et regardez ce que vous en faites!

### **A la fin du film, vous semblez vous méfier aussi de vos propres images...**

Oui, je ne voulais pas que la scène où ma mère me demande pardon soit vue comme un happy end. La réalité est évidemment plus complexe.

### **Est-ce malgré tout un film sur la réconciliation?**

La réconciliation aujourd'hui en Colombie se résume à un discours étatique, dans le cadre des négociations avec les FARC. Or elle ne se décrète pas. C'est un très long processus, intime et profond, qui commence à peine. Chacun de nous doit se

demander ce que cela signifie pour lui et comment y parvenir. A la fin, je dis que «comme mon pays, je n'ai pas pu me réconcilier avec les douleurs de mon passé». Ce processus va certainement durer toute ma vie et je ne sais pas si je réussirai un jour à pardonner. Dans ce pays qui a connu un si long conflit armé, peut-être que ma génération n'y arrivera pas, et la prochaine non plus.

D'autant que la situation n'a pas évolué. On le voit avec le scandale des «faux positifs» qui sera le sujet de mon prochain film. Entre 2002 et 2010, plus de 10 000 civils ont été enlevés, torturés, fusillés et enterrés dans des fosses communes par l'armée colombienne, qui les a fait passer pour des guérilleros tués au combat pour améliorer ses résultats. C'était des gens des bidonvilles, des SDF, des toxicomanes. Je tourne ce film avec cinq mères qui ont perdu leurs enfants et se battent pour que ces assassinats soient reconnus comme des crimes d'Etat. Je veux montrer comment ces femmes ont transformé leur douleur en revendication politique; et dans quel enfer ces disparitions ont plongé les familles des victimes. Je les suis au quotidien, comme dans *Tacacho* et *Los Fantomas del Caribe*. C'est pour moi la meilleure méthode: accompagner les gens dans leur combat, dans ce qu'ils sont en train de vivre, avec beaucoup de respect et d'admiration.

Séances à Filmar, sa 24 novembre à 20h45, lu 26 à 16h45 et ma 27 à 18h30 aux Cinémas du Grütli à Genève, di 2 décembre à 16h30 au Cinéma Bio à Carouge, puis à l'affiche dès le 5 décembre.

Filmar en Amérique latina, du 16 novembre au 2 décembre à Genève et en France voisine,  
[www.filmaramlat.ch](http://www.filmaramlat.ch)